

MOI LA RÉVOLUTION

DANIEL BENSAÏD



au Vif du Sujet

GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1989.*

En souvenir de Markina

*A Moro, Sergio, Flavio, rebelles à la nuque raide
A Nicole et Edwy qui ont débusqué la bicentenaire.*

VICTORIEUSE DEFAITE

Ainsi, c'est toi.

Tu me permettras, par tradition et par conviction, de m'adresser à toi sur ce mode, franc et direct, du tutoiement sans-culotte. Après tout, tu restes pour moi un citoyen-président.

Mon petit doigt me dit que tu as caressé ce moment. Que tu l'as rêvé comme un point d'orgue à ton heureuse carrière. Je ne prétends pas, bien sûr, que tu aies brigué pour lui ton second mandat... Mais enfin, tu en as tenu compte, comme si mon éclat devait réchauffer quelque peu la tiédeur morose de ce septennat.

Je te vois déjà, circulant de groupe en groupe, le verre à la main, sur la pelouse de l'Élysée, avec, dans ton sillage, plus vibronnant que jamais, ton Riquiqui de Premier ministre, sec et grinçant, comme Voltaire finissant.

Tu vois, c'est plus fort que moi. Je suis calme, de bonne humeur, un peu enjouée même, à l'idée de ces festivités qui se préparent. Mais, dès que j'ouvre la bouche, je prends parti. Je ne l'ai jamais tellement aimé, ce Voltaire, trop brillant, trop mondain, trop « nouveau philosophe » avant l'heure. Trop français, peut-être...

Ne proteste pas. Je te connais. Il y a longtemps que je te suis. Je t'ai déjà entendu dire que tu appréciais les talents de ce dauphin pressé, que tu avais *plaisir à le voir, à l'entendre,*

que tu comprenais son besoin d'accéder à des responsabilités¹*... J'ai bien connu les fastes finissants de l'Ancien Régime, et ce ton de royal bon plaisir envers les ministres, courtisans et intrigants à la fois, auxquels on signifiait majestueusement qu'il est dans l'ordre des choses d'être brillant et laquais.

Tu n'aimes pas partager la gloire et les honneurs. Le 14 Juillet, tu feras ta moue gourmande. En tendant l'oreille, on entendra ton ronronnement de jubilation intérieure. Dans cette attente, vous comptez déjà les cocardes, les lampions et les fusées d'artifice. Vous astiquez les vaisselles de cérémonie. Et tu t'apprêtes à régaler les grands de ce monde, pêle-mêle ci-devants et roturiers. Tu trinqueras même avec des têtes couronnées.

Et tout cela sur mon dos! En mon nom!

Vous voudriez bien, pourtant, ne rien me devoir. Vous préféreriez que je n'aie pas existé. Vous vous ingéniez à me pousser au dernier rang des photographies, ou dans les coins, tout près du cadre, à peine visible. Vous aimeriez pouvoir commémorer en paix; et, pour cela, effacer peu à peu ma trace, dans le long train-train des réformes, ces tricoteuses tristes, ces Pénélopes grises.

Moi, qui étais querelleuse, débraillée, soupe au lait, entière et intransigeante, tout d'une pièce, moi qui fus, de tout mon cœur, une perpétuelle pomme de discorde – de guerre civile, disons-le... – une éternelle dissidente dans la dissidence, vous vous ingéniez à me changer en mon contraire : une bonne pâte de fille, un peu lourde, un peu gourde; une brave fille accommodante, conciliante, arrangeante...

Comment dites-vous? Consensuelle? C'est cela, consensuelle! Vous n'avez plus que ces mots à la bouche – consensus, cohabitation, ouverture –, ces mots tièdes et fondants comme des caramels mous, ces mots qui collent aux dents creuses. Tu en distribueras des kilos à tes invités, et vous mastiquerez ensemble.

* Les notes sont regroupées en fin d'ouvrage, p. 292.

Je l'ai vu venir de loin, ce mauvais coup. J'en ai suivi les préparatifs dans les gazettes, de maître de cérémonie en maître de cérémonie (tant il est vrai que je ne leur ai pas porté chance!).

Michel Baroin, premier détenteur du titre, était dignitaire maçonnique, et ancien policier de surcroît. Il prétendait me célébrer *dans l'esprit de la Constituante*². J'ai sursauté: et pourquoi donc la Constituante, la seule Constituante, qui pactisait avec le roi et payait ponctuellement sa liste civile? *Le président de la mission interministérielle de célébration du Bicentenaire de la Révolution française et de la Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen* (tu te rends compte d'une avalanche de particules!) s'interrogeait: *Ma nomination, c'est quoi? Le consensus. On dépasse toute différenciation, toute querelle...*

Le mot était lâché.

Là, j'ai arrêté de lire. On dépasse tout? On efface tout? On commémore, on communie, on fraternise. On trinque et on oublie. Les blancs avec les bleus! Les bras-nus avec les muscadins! C'était pour rire? On passe l'éponge? On efface l'ardoise magique? Et, comble de félonie, on bénit en mon nom, sans rien me demander, ces réconciliations et ces renégations, ces promiscuités et ces intimités, ces apaisements et ces attouchements!

Pourtant, ce n'était encore rien. Michel Baroin disparu, tu m'as dépêché Edgar Faure, caméléon psychédélique, entremetteur parlementaire professionnel, charnière de toutes les ouvertures. Il prétendait être, avec Turgot, le seul qui aurait su me conjurer³... C'est dire son enthousiasme! Il n'y est pas allé par quatre chemins. Il m'a concocté un suaire d'anniversaire et des obsèques nationales de première classe. Il se réclamait de tes directives (t'en souviens-tu?) et recommandait d'*éviter les polémiques inutiles pour savoir ci c'était bon ou mauvais de faire la Révolution*⁴...

Toute votre morale scolaire, votre morale historique, votre morale politique tient en ces mots! Morale du fait accompli, du

fait consommé, du fait brut. Il suffit d'enregistrer, de constater, d'engranger. Plus la peine de se prononcer, de s'engager, de risquer un jugement sur ce qui, pourtant, reste l'essentiel. Ce qui, pour moi, précisément, est de vitale et mémoriale importance.

Plus de polémiques inutiles...! Il est des sujets dont on ne parle pas à table... Parce que c'est inconvenant. Parce que c'est nuisible à la conversation, au commerce du verbe, sensé, à l'instar de tout commerce, adoucir les mœurs bien mieux que la musique.

Vous parlez d'éthique républicaine? Vous ne prêchez qu'une éthique négative, sans qualités ni défauts, une éthique au degré zéro. Vous cachez ce qui gêne sous le paillason.

Inutiles, les polémiques pour savoir si c'était juste ou faux de faire la Révolution? Autrement dit, inutile de savoir si j'avais droit à la parole? Inutile même de savoir si j'ai existé!

Comme vous y allez! Et quel anniversaire!

Il faut maintenant tirer les leçons. L'une de ces leçons, c'est une grande réconciliation française... Il faut maintenant arriver à cette soudure, à cette réconciliation, au sens presque ecclésial du terme, et à l'idée d'en finir avec l'opposition droite-gauche, qui transforme la France en deux blocs qui semblent imperméables 5...

Il a fallu que je supporte ce bavardage, saumâtre comme l'eau de tous les marais... *Tirer les leçons!* Depuis Jules Ferry, vous ne cessez de *tirer les leçons* de l'histoire en maximes de morale, calligraphiées au tableau noir, ou copiées sur les cahiers, à la plume sergent major, en pleins et en déliés. Quand les leçons sont tirées, il faut les boire à petites gorgées, à petites lampées, comme des petits sachets d'histoire dont on aurait fait de la tisane fade. De l'histoire morte, de l'histoire sèche, de l'histoire lyophilisée. Sans enjeux ni conflits; sans vainqueurs ni vaincus. Une histoire de réconciliation « ecclésiale »... Pourquoi pas de confession, de communion, et d'absolution?

La conférence épiscopale a bien reçu le message. Réunie à Lourdes, le 28 octobre 1988, elle déclarait, à l'unisson de tous les recentrages: *Nous nous garderons bien de tout ressentiment, nous demanderons la grâce du pardon mutuel, confiant à*

*Dieu tous les acteurs de cette histoire*⁶. Une histoire d'amnistie générale, où tout le monde est bon, et gentil, et bien élevé... Tout le monde, ou presque...

Edgar Faure disparu, tu m'as délégué Jean-Noël Jeanneney, fils de bonne famille bien élevé, historien au-dessus de la mêlée, afin que l'impartialité scientifique puisse relayer la comption ecclésiale, sans rupture de sérénité. Les présidents de la mission du Bicentenaire passent, la ligne générale demeure. Jean-Noël Jeanneney a annoncé son carré d'as. Quatre figures emblématiques : Monge, Condorcet, l'abbé Grégoire, et Toussaint Louverture⁷.

Monge, c'est pour la science, et la fondation de Polytechnique : un clin d'œil aux technocrates de France, de Navarre, et d'Europe. Condorcet, parce qu'il revient à la mode; ton ancien garde des Sceaux et Madame lui ont consacré un gros livre. Il incarne les Lumières, les projets éducatifs, et l'idée de progrès, dont il est, avant Saint-Simon et Auguste Comte, l'un des pères fondateurs; voilà, par excellence, l'idéologue de la modernité et du sens de l'histoire. Grégoire, à cause, j'imagine, de son rapport sur la langue, et de son essai sur la régénération des juifs : coup double, en direction des défenseurs de la langue française et de l'électorat juif; et puis, Grégoire est resté prêtre avec plus de dignité que Sieyès, ce *penseur qui voulait vivre*, à tout prix⁸... Le vieux Toussaint, enfin. Le premier des potes, légalement assassiné par Bonaparte au fort de Joux. Un nègre présentable, un nègre mort de m'avoir confondue avec la République, en jurant fidélité à la France qui le suppliciait. Pas un enragé, comme Dessalines ou Ignace...

J'allais dire comme Machoro ou Dianou... Tu vois, je mélange un peu les dates et les époques. C'est l'âge... La mémoire qui flanche, ou au contraire la mémoire qui refait surface. Pour rafraîchir la vôtre, si courte, si oublieuse, si infidèle. T'en souviens-tu d'Ignace et de Delgrès, de Massoteau et de Moïse, et du terrible Dessalines? Non? Alors, je te raconterai. Je te rappellerai cette longue et triste épopée qui relie le fort du Matouba à la grotte d'Ouvéa⁹...

Ainsi passent les présidents de la mission. Toi, tu restes. Tu es l'inspirateur et l'ordonnateur. Je reconnais ta patte et ta volonté. Cette patiente réconciliation générale est ton projet. Ces grandes retrouvailles au centre, cette *République du centre*, ni droite ni gauche, ni blancs ni rouges, voilà des années que tu la mijotes.

L'idée n'est pas nouvelle. Lors de mon premier centenaire, l'incolore Sadi Carnot, qui n'avait pour lui qu'un nom de légende (chez les Carnot, on était conservateur de mes musées de père en fils, comme on était bourreau chez les Sanson), prêchait déjà cette morale, géométrique et neutre, du juste milieu : *Condamnée à soutenir contre l'ancien monde une lutte gigantesque, la France a traversé des temps douloureux où tous les partis ont successivement cédé à des entraînements à jamais regrettables. Elle n'a pas dévié de la voie qui, dès la première heure, lui fut tracée par les hommes de 1789 : Constituante, Législative, Convention, autant d'étapes, autant de relais sur la route du progrès; constitutionnels, girondins, montagnards, tous architectes du même édifice, qui s'est achevé à travers les régimes successifs et qui abrite aujourd'hui tous les Français sans distinction d'opinion ni de partis*¹⁰.

Tout est là! Tout l'arsenal idéologique du Progrès, la voie tracée dès la première heure, les étapes et les relais, alignés comme des marches d'escalier et des barreaux d'échelle, la route uniforme et rassurante du progrès, jalonnée de ses bornes rouges kilométriques et de ses bornes blanches hectométriques, à intervalles réguliers. La Constituante, la Législative, la Convention, ne sont plus que des stations, rangées en bon ordre d'entrée en scène, comme on prend ses distances, dans un rang de gymnastique, en étendant son bras sur l'épaule du voisin : chacun à sa place, dans un défilé réglé par quelque mystérieux chef de parade.

Et toi, qui succèdes à ce Carnot junior dans les célébrations centenaires, tu lui emboîtes le pas, tu le suis à la trace sur la même route, lisse et plane, sans fondrières, sans fractures, sans

nids-de-poule. Tu égrènes des dates, dont chacune apporte son tribut à la pelote du progrès, grossissant et s'arrondissant à chaque tour, prospérant à taux fixes et cumulant les intérêts, comme un livret de caisse d'épargne: 1789-1799: *Années de plomb, années de sang, années de rêve, d'anticipation. Pour parler clair, sans chasser de mon champ de vision les massacres de septembre et les colonnes infernales, la loi des suspects, la guillotine, je constate que l'année 1792 vit, entre autres choses, la chute de la monarchie de droit divin et la première élection directe au suffrage universel, l'année 1793 l'instauration du principe de l'enseignement gratuit obligatoire, 1794 l'abolition de l'esclavage et la victoire de Fleurus, 1795 la première loi d'ensemble sur l'instruction publique ainsi que la séparation de l'Eglise et de l'Etat* "..." C'est toi qui as présenté en Sorbonne ce bilan comptable en deux colonnes, celle des pertes et des faux frais, celle des gains et des profits qui, d'année en année, l'emporte sur la première.

Ton livre de compte suit une marche inexorable, sur une voie irréversible, à sens unique. Chaque année prolonge la précédente, augmente son patrimoine, agrandit son champ, ajoute un étage à sa maison. Peu t'importe que l'esclavage ait été rétabli en 1802, pour encore quarante ans. Et que l'Etat se soit remarié avec l'Eglise, pour encore près d'un siècle... Il faut bien que le Progrès avance chaque année d'une case, qu'il gagne tous les ans une place, qu'il progresse d'un cran, d'un grade, d'un échelon, puisqu'il conduit, inexorablement, triomphalement, jusqu'à toi. Toi, qui l'attends, baigné de toutes ses « lumières » accumulées, juché sur l'entassement de ses conquêtes et de ses butins.

Ce n'est pas toi qui honores le passé. C'est comme si le passé tout entier était sommé de défiler et de vous rendre hommage, à toi et aux tiens: 1789, suivi de 1790, et ainsi de suite; 1794 dans les pas de 1793, sans discontinuité, sans rupture *de Turgot à Jules Ferry*, comme le dit si bien l'historien officiel du Bicentenaire.

Moi, la Révolution... de Turgot à Jules Ferry! M'attribuer en vrac la monarchie et la Convention, l'Empire et la Commune,

la Révolution et la contre-révolution! C'est me dissoudre en mon contraire, comme pour mieux perdre ma trace. C'est me faire continue, linéaire, et plane, alors que je suis toute irruption, interruption, et bifurcation. C'est me faire monotone comme une horloge de salon, alors que je suis rythme et battements, que je n'aime, du temps, que les nœuds et les ventres.

Cet escamotage des discontinuités, cet avalement des ruptures, ne trompe pas. Je connais de longue date ces faux alignements, ces perspectives en trompe-l'œil, ces harmonies fabriquées. Dans ce grand tableau du Progrès triomphant, les vaincus n'existent plus. Ils sont l'ombre du pas, et l'ombre de la marche. Je connais cette philosophie de l'histoire, où le passé n'existe que pour mieux justifier et magnifier le présent.

Elle est typiquement thermidorienne.

Comme vos cérémonies.

Tu n'es, au fond, qu'un officiant thermidorien.

Que dis-je? L'héritier et le descendant en droite ligne de tous les thermidors! Un concentré de Fouché, de Carnot, et de Talleyrand... Un thermidorien archétypal! Un thermidorien superlatif! Le Thermidorien majuscule!

J'ai quelque expérience en la matière, et de bonnes raisons d'avoir le flair aiguisé: il en va de ma raison d'être et de ma vieille peau...

Et vous parlez de fête! Tu as même nommé un ministre du Bicentenaire. On aura tout vu: un ministre du Bicentenaire! Même un Capet, même un Bonaparte n'aurait pas imaginé titre aussi ronflant, pour une fonction aussi creuse!

D'abord, j'ai toujours eu horreur de ces fêtes apprêtées, préfabriquées, collet monté. J'en ai tant vu des fêtes sur commande, des fêtes sans la fête, dont je revenais percluse de mélancolie, fourbue de n'avoir rien fait, avec un drôle de froid et de vide dans le ventre.

La fête, pour moi, c'est autre chose. C'est quand on pousse les tables, à l'improviste, pour danser à la fin d'un repas de joie

partagée; quand on tambourine sur le plateau d'une chaise, sur une bouteille à moitié vide; quand chacun, à tour de rôle, en se faisant un peu prier, parce qu'il faut le faire, que cela fait partie du jeu et de la tradition, y va de sa chansonnette, toujours la même, que l'assistance connaît par cœur, mais fait mine de découvrir, avec un plaisir toujours recommencé et toujours authentique.

Et puis j'ai horreur de ces fêtes à date fixe, imperturbablement annoncées, jusqu'au crépuscule du troisième millénaire. Me voici bicentenaire. Deux cents ans, tout rond. Vous adorez les chiffres ronds. Moi, je préfère me fêter à ma guise, par surprise. 1789, sans moi, ce n'était rien : une date parmi d'autres, bancale, mal assise, en attente de la prochaine décimale. 88 aurait été symétrique et 90 aurait fait un compte juste. J'ai préféré 89, par esprit de contrariété. Ensuite, j'ai continué à me fêter quand on ne m'attendait pas, en 1793, en 1848, en 1871, en 1936, en 1968... Bien malin qui trouvera un théorème de progression, une affinité cachée, une loi mathématique dans ces chiffres. Que veux-tu, j'ai le goût du nombre cabalistique : ça fait partie de mes archaïsmes.

Mirabeau voulait des fêtes pour fixer les ans dans la mémoire. Plus futé, Talleyrand prévoyait l'inconvénient de ces fêtes périodiques. Il pressentait qu'elles tourneraient à la routine et à la somnolence. La fête est un commencement, ou un recommencement. Pas une répétition. Elle est un acte de mémoire, de remémoration – jadis, on aurait dit de *remembrance* –, pas une commémoration, un pieux souvenir rangé sagement dans une armoire, lavé, repassé, amidonné, prêt à resservir.

Quand on convoque la mémoire, on court toujours le risque de réveiller ses démons. Vous avez pris vos précautions, pour égrener et vendre du souvenir sans les alerter. Vous m'avez bannie, exclue, et exilée de mon propre anniversaire. Reléguée au rang d'aïeule gâteuse et indésirable, à qui l'on viendra porter une part de gâteau et un verre de champagne à l'office.

Votre calendrier de cérémonies parle de lui-même. 1er janvier : envol de quatre-vingt-dix-huit mongolfières avec les vœux

des Français. 21 mars : plantation des arbres de la Liberté dans les communes. 5 mai : reconstitution des états généraux à Versailles. 10 juin : fête des potes en l'honneur de Toussaint Louverture. 14 Juillet : grande parade militaro-publicitaire sur les Champs-Élysées. 26 août : grands concerts à l'Arche de la Défense pour célébrer les Droits de l'homme. Septembre : grand spectacle édifiant sur le site de Valmy...

Comme pour mon premier centenaire, l'accent est mis sur les dates « consensuelles » du 5 mai, réunion des états généraux, du 26 août, Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen, du 21 septembre, Valmy... Comme pour mon premier centenaire, on me limite et circonscrit à 1789. On me refuse en bloc, on me prend au détail. On me célèbre en 89, pour mieux m'ignorer en 93... On me découpe, on m'ampute, on me charcute.

Et comme pour mon premier centenaire, une seule date est raccrochée à 1789, celle du 21 septembre 1792 : Valmy... *En collaboration étroite avec le ministère de la Défense, nous organiserons un hommage double. A la naissance de la France administrative et démocratique moderne, puisque c'est la naissance de la Première République. D'autre part aux noces de l'armée et de la République*¹²...

Ces noces de l'armée et de la République sentent le mariage forcé, avec un vague relent pornographique ! Chevènement fera des discours essoufflés. Il citera Goethe devant un parterre de figurants. Il y aura bien quelques nostalgiques avinés, pour gueuler « Vive la légion ! ». Ainsi, par un saisissant raccourci cérémoniel, la fondation de la République suivra de deux mois à peine la prise de la Bastille. Ainsi, la République naissante sera soulagée de la proximité, toujours gênante, des massacres de septembre. Ainsi, le fondu-enchaîné de deux ans permettra d'enjamber la fuite à Varennes et la fusillade du Champ de Mars.

Après cette enfilade de peplums et de mômeries, cette débauche de Marseillaise et de tricolore, on pourra me remiser pour cent ans au musée des antiques. Tu seras débarrassé de moi, avant 1992 et les grandes pompes de l'Acte unique européen. Tu m'auras congédiée avant que ne revienne cette date

inquiétante, encombrante, importune de *Quatre-vingt-treize*, que Victor Hugo eut le mauvais goût d'élever à la dignité littéraire et d'introduire dans les pages choisies des manuels scolaires. Vous êtes pressés, comme toujours, de sauter ces années de braise, pour passer au plus vite aux chamarrures et aux fastes de l'Empire.

Vous avez repris de plus belle une vieille obsession : il faut savoir terminer une révolution. La finir. En finir avec moi. M'achever, en quelque sorte : le mot vous brûle les lèvres. Mais, je ne suis pas un cheval. Et je tiens le coup. Je serai encore là pour mon tricentenaire. Bon pied, bon œil, c'est sûr.

Ce qui me révolte dans tous ces grands projets et ces grandes machineries, c'est qu'ils constituent une entreprise de dépolitisation méthodique. Vous avez imaginé un Bicentenaire à grand spectacle, médiatique au possible, un « mondial » télévisuel, comme dit Manceron¹³. Ne crois pas que je sois dupe!

En 1889, je venais de faire mon entrée officielle en Sorbonne. Monsieur Aulard, supportant mal les désordres de mon célibat, se dépensait sans compter pour me marier à Danton... Seul un cerveau académique de la Troisième république pouvait imaginer ménage aussi saugrenu. Ce débauché de Danton! Et moi, moi si ombrageuse, si jalouse de mon indépendance, si fière de ma liberté? Pauvre Monsieur Aulard...

Si déplacée soit-elle, son idée restait politique. Elle soulevait des discussions passionnées. Chacun y allait de sa petite opinion sur cette mésalliance. J'ai ma coquetterie. J'aimais ces grandes polémiques autour de ma personne. 1847 me fut une année faste; Michelet, Lamartine, Louis Blanc, Esquiros me dressaient des monuments. En 1865, j'ai dénombré pas moins de cent trente-huit articles en sept mois, autour de *la Révolution* de Quinet. Danton allait comme un gant à la Troisième République. Bon buveur et bonne fourchette, il aurait honoré la table de Faure ou de Fallières. Régicide juste ce qu'il faut, victime lui-même de Robespierre, il en était surtout le contretypé

rêvé, l'antithèse médiatique. Vois comme Griffith, dans ses *Deux orphelines*, et Wajda, en ont tiré parti... Sais-tu qui a orchestré, avec Aulard, ce culte de Danton? Le docteur Robinet, auteur d'un *Condorcet* en 1887, et disciple déclaré d'Auguste Comte!

Tout se tient, en idéologie... Vous n'inventez plus rien. Vous rabâchez.

Aujourd'hui, vous me proposez Condorcet, Monge, et Grégoire. Plus de mariages d'amour, rien que des mariages de raison. Vous me pensez assagié avec l'âge? C'est mal me connaître. Vous parlez encore de moi, contraints et forcés, mais vous vous employez à brouiller mes contours et ma personnalité, à me fondre dans la longue durée dépolitisée, chère à vos historiens, et dans les mutations culturelles apolitisées, chères à vos sociologues.

J'ai droit à presque tout, sauf à la politique. Serait-ce parce que je suis femme, et qu'aujourd'hui encore, il vous paraît indécent que je m'en sois mêlée? Serait-ce pour m'épargner les déconvenues de votre politique toute parlementaire, toute institutionnelle, toute électorale, sans peuple ni passions? J'ai observé, l'an dernier, vos manigances à propos de Mai 68. C'était la même histoire, la même négation, la même dépolitisation : entre l'explosion juvénile et la modernisation des mœurs, plus d'enjeux, plus de responsabilités des acteurs, plus de choix. Plus même d'événement, englouti dans une nappe épaisse de durée cotonneuse.

En m'organisant un Bicentenaire frivole et apolitique, vous croyez m'apprivoiser. Vos bataillons de publicitaires ont tout imaginé. Une compétition nationale de chants de coqs à Pompidou, une parade canine sur les boulevards, des baguettes de pain tricolore, des foulards, des agendas, des bonnets phrygiens, un jeu de société sur le thème de la Guillotine, pour frissonner en famille au coin du feu... Cela tient des arts ménagers et de la caravane du Tour de France, avec une dernière étape entre Versailles et les Tuileries...

Bicentenaire médiatique et commercial, c'est tout un. Même si sponsors et mécènes ne se sont pas bousculés, convaincus que

je ne fais plus recette. Le président de l'Association du Bicentenaire en Dauphiné, M. Langenieux-Villard, a imaginé la vente d'objets souvenirs, la location de costumes historiques, la vente d'arbres de la Liberté aux communes (à deux cent mille francs pièce). Il a démarché personnellement *des chefs d'entreprise révolutionnaires, dans une entreprise révolutionnaire, pour des produits révolutionnaires...*, en leur offrant la distinction d'un symbole en marbre à cent mille francs pièce.

La mairie d'Aubagne a proposé aux collectivités locales de changer leur Marianne en adoptant la version rénovée d'Anne Sinclair, pour la modique somme de vingt mille francs... J'apprends encore, non par une gazette locale, mais par le principal journal du soir, que le 25 vendémiaire de l'an 197 (16 octobre 1988), avec quelques mois d'avance, cent cinquante citoyens et citoyennes de Tremblay-lès-Gonesse ont tenu un banquet civique. Au menu : « langouste égalité », « pommes cidevants Dauphines », « salade Carmagnole », le tout arrosé au « rouge girondin »...

Eternel tourbillon des marchands du temple et des trafiquants de reliques... Je dois éplucher les entrefilets pour découvrir les échos de quelque passion, les grincements de votre mécanique. J'y apprends que l'installation d'un buste de Robespierre divise encore les citoyens de Thionville. Je lis avec stupeur qu'une association, *Lyon 93*, réunit dans un annuaire généalogique plus de huit cents descendants *de fusillés, guillotinés, mitraillés, tués au combat, et autres victimes*. Je découvre que les prêtres intégristes projettent *une innombrable procession d'expiation et de réparation pour stigmatiser les droits de l'homme et glorifier les droits de Dieu*.

Un conseiller en investissement (je n'aurais pas pu l'inventer!) s'indigne dans les colonnes du *Figaro* : *Commémorer la Révolution pour commémorer la Déclaration des Droits de l'homme, c'est un peu comme si on commémorait les premières autoroutes en faisant l'éloge du fascisme et du nazisme en oubliant Auschwitz, Buchenwald et Oradour et les millions de morts de la Seconde Guerre mondiale, sous prétexte que Mussolini et Hitler auront été les premiers à faire construire des autoroutes, comme on disait à l'époque*¹⁴... Le ministère de la

DANIEL BENSAÏD

MOI, LA RÉVOLUTION

La Révolution vient hanter son bicentenaire. Prenant à partie sur le mode du tutoiement sans-culotte le citoyen-président, elle s'emporte contre ces festivités officielles dont elle se sent la grande absente, escamotée sur fond de conversion au réel et de régression des utopies. Contre ceux qui la voudraient terminée, cette éternelle dissidente se proclame infinie, et réplique : en finir avec Thermidor !

Irrévérencieuse et querelleuse, elle chemine entre passé et présent avec des compagnons d'infortune inattendus - Jeanne d'Arc et Charles Péguy notamment - et se livre à son examen de conscience, discutant des Droits de l'homme et de la Terreur, de la République et du Progrès, de l'Argent et de la Morale...

Moi, la Révolution, ou les remembrances d'une bicentenaire indigne, le coup de colère d'une victorieuse défaite, mangeuse d'hommes et femme à histoires. Un voyage passionné à travers les enjeux idéologiques du bicentenaire de 1789.

Daniel Bensaïd enseigne la philosophie à l'Université Paris VIII.

GALLIMARD

Pierre Jacob dit Tal-Coat : « Marianne ». Collection particulière.
Photo J.J. Hautefeuille © Archives Photeb © A.D.A.G.P., 1989.



9 782070 716494



89-IV

A71649

ISBN 2-07-071649-X

93 FF tc